

Pollock's Fault

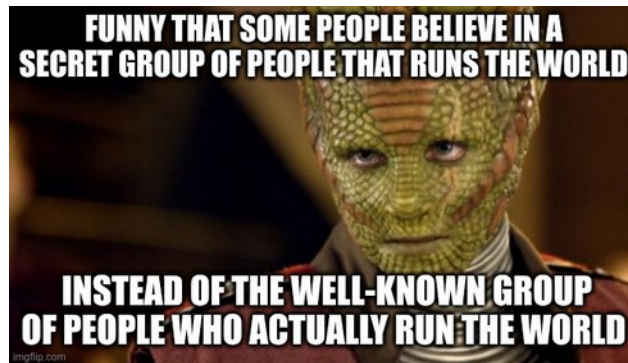
Peu de personnes savent qu'internet fonctionne grâce à des kilomètres de câbles reliant les continents par le fond des océans. Nous vivons dans un monde abstrait au sein duquel les mécanismes à l'origine du fonctionnement des choses sont invisibles. Cette histoire de câbles pourrait être une théorie du complot pour ce que vous en savez. La dématérialisation croissante de notre univers, couplée à l'accélération des avancées technologiques, a créé un fossé grandissant entre les choses que nous utilisons au quotidien et la façon dont elles sont mises en œuvre. Cette abstraction nous empêche de saisir le fonctionnement du monde et génère, par la même occasion, une incapacité à porter un discours sur nos réalités contemporaines, sur les choix que nous faisons en tant que sociétés et sur leurs effets immédiats ou à long terme. Cette abstraction engendre un sentiment de perte de contrôle et d'impuissance... si les câbles étaient visibles, d'aucun·e pourraient imaginer le couper.



Combien y avait-il de chance pour que Pollock, le quatrième enfant d'une famille pauvre, alcoolique depuis ses 14 ans, cet homme violent qui battait sa femme, roulait trop vite et buvait, devienne un héros ? Combien y avait-il de chances pour que ce cow-boy, dont la vie fut essentiellement un drame, devienne un symbole de liberté ? Tout commence peu après la deuxième guerre mondiale. La victoire du capitalisme se décide aux États-Unis, en Europe, et par association contrainte dans une grande partie du «reste du monde» comme on disait à l'époque. Aux États-Unis, en plein maccarthysme, le nouveau libéralisme s'identifie à l'art des expressionnistes abstraits - non seulement parce qu'il présente des caractéristiques modernes (et donc forcément américaines) mais surtout parce qu'il incarne au plus haut degré les notions d'individualisme et de risque. Dans l'immobilité de la guerre froide, Pollock, qui avait pourtant été contraint de quitter l'école pour ses écrits communistes, devient une arme de propagande. Sans craindre la contradiction, la CIA soutient, achète et diffuse largement l'homme et son travail : les peintures abstraites sont des espaces de projection idéaux.

Tout cela est faux, bien sûr. Ce ne sont que des histoires que l'on raconte. Mais les théories du complot ont besoin de coupables, et Pollock est le coupable idéal. Quand on ne voit pas les câbles, on peut être tenté de penser qu'internet fonctionne grâce à des cristaux magiques et que des puces de surveillance sont injectées avec les vaccins. D'un côté, l'abstraction représente la liberté authentique de l'artiste, celle du public et donc de l'humanité. De l'autre, la peinture figurative n'est que mensonge et manipulation. Les abstractions capitalistes nous paraissent naturelles tant nous opérons avec elles au quotidien. Elles sont pourtant le fruit d'un long processus d'intégration : sous le terme de valeur (de statut, de morale), elles jouent les médiatrices dans nos échanges, nos interactions et la construction de nos paradigmes. C'est là tout le paradoxe du système au sein duquel nous évoluons : on ne peut prendre conscience des abstractions opérant notre monde sans faire preuve de capacité d'abstraction soi-même. Parallèlement, une trop grande abstraction dans la

recherche de mécanismes opérants produit une abstraction plus aliénante encore puisque les jeux de formes déconnectées qu'elle crée rend toute action impossible.



Dans l'exposition «Pollock's Fault» de l'artiste Yoan Mudry, les spectateurs·ices se retrouvent plongé·es au cœur d'une catastrophe qui leur demeure invisible tandis qu'elle se révèle à l'ensemble de la foule qui les entoure. Figés, les personnages à taille humaine semblent fixer un événement qui se déroule à l'instant-même. Visages stupéfaits, surpris, atterrés, les images utilisées par l'artiste sont tirées de *blockbuster* hollywoodiens tournés entre 1995 et 2005. Ramenées dans la contemporanéité par leur cadre, elles n'appellent pourtant aucune lecture romantique, ni aucune nostalgie - n'y a rien à regretter des clichés racistes et sexistes véhiculés par la culture de masse de notre adolescence. Se rencontrant dans un nouveau milieu, ouragans, astéroïdes, extraterrestres, folie, naufrages et dinosaures s'amalgament ici au contraire pour former une séquence narrative singulière qui nous ramène aux catastrophes qui sont les nôtres.

Regards hors du cadre, immobiles, les personnages ne sont que torpeur et contemplation. Mais nous sommes de milleniums. Hollywood a formé une grande partie de nos acquis culturels et nous savons que bientôt ils réagiront. Bientôt, ils seront action, résultats et héroïsme. Dans les films de notre adolescence, la catastrophe était toujours inattendue, subite, exceptionnelle et unique. Elle était soluble grâce à des prises de position immédiates et à la bravoure d'hommes blancs et de Will Smith. Ces histoires avaient l'évidence de l'hégémonie culturelle, et la pureté de la fiction. C'est l'abstraction de la distance qui assurait leur succès : à cette époque, la catastrophe était lointaine. Il y avait toujours une Méditerranée entre nous et la guerre, et les extraterrestres n'atterrissaient toujours qu'aux États-Unis. Aujourd'hui, la guerre a traversé la mer en arrivant par l'Est, la pandémie mondiale n'a pas eu les effets escomptés et les restrictions énergétiques emboîtent le pas des restrictions sanitaires. Dans nos réalités, les catastrophes sont multiples, se superposent, s'installent progressivement et insidieusement. Elles forment un monstre tentaculaire, connu sous différents noms et vivant dans de multiples univers simultanément mais différemment : réchauffement climatique, disparition des espèces, esclavagisme économique, génocide systémique, et tant d'autres.

Millennials living through their third "once in a lifetime" crisis within 5 years



Millennials after getting through 3 major economic crisis and a few dozen catastrophic events all before hitting 35



À l'image de la nouvelle industrie culturelle, l'exposition de Yoan Mudry ne propose pas de *happy end*. Les cadres pourtant ouvrent le discours et laissent entrevoir la possibilité d'une action. Occupant un territoire à la frontière de la sculpture, jouant avec la présence d'un cornichon ou le sentiment d'attraction-répulsive d'une matière organique qui se répand, ils désolidarisent notre regard de celui des personnages paralysés. Les cadres sont la clé qui nous permettra de passer d'un régime d'abstraction à un régime du concret, pour que le regard passif se transforme en actions tangibles.

Ce texte découle d'une discussion entre Roxane Bovet, Yoan Mudry et Victor Strazzeri.
Il accompagne l'exposition «Pollock's Fault» de l'artiste Yoan Mudry à Union Pacific (Londres, mars 2023).